

l'ena

hors les murs

Magazine des Anciens Élèves de L'ENA

www.aaeena.fr

dossier

Cinéma & Pouvoirs

dossier spécial

Vacances & Tourisme

Recensions

Par **Sandra Mezière**
Critique de cinéma et romancière

À propos de Gilles Jacob

Commencer un livre, c'est comme aborder un nouveau rivage, intrigant car inconnu. C'est aussi se lancer dans une exploration à la fois excitante et angoissante, *a fortiori* quand on apprécie l'auteur dont les précédents romans étaient particulièrement enthousiasmants. Je vous recommande ainsi *La vie passera comme un rêve* et *Le Fantôme du Capitaine*, les précédents récits de Gilles qui, pour ceux qui l'ignoraient encore, n'est pas seulement le président du Festival de Cannes depuis plus de trente ans mais aussi critique, auteur, réalisateur, photographe...

Grâce à son autobiographie, *La vie passera comme un rêve*, nous savions ce que nous devinions : que sa vie était un roman. Ce livre mêle en effet astucieusement les lumières, souvent aveuglantes, de la Croisette (mais par lesquelles il ne s'est jamais laissé éblouir sans pour autant en être blasé), et la mélancolie de son enfance. Il en apprendra beaucoup à ceux qui ne connaissent rien du festival et ravira encore davantage ceux qui le fréquentent. Gilles Jacob n'y évoque pas uniquement ce tourbillon étourdissant, qui pourrait évidemment l'être d'autant plus pour lui qu'il en occupe les plus hautes fonctions depuis plus de trente ans, mais il a également eu la bonne idée d'y mêler sa propre histoire personnelle à l'Histoire et de construire l'ouvrage de manière très cinématographique, une (dé)construction judicieuse un peu à la Mankiewicz ou à la Orson Welles, un ouvrage assaisonné d'humour et d'autodérision à la Woody Allen.

Quant au *Fantôme du Capitaine*, il s'agit d'une correspondance imaginaire, une soixantaine de lettres comme autant de nouvelles que j'ai dévorées comme un roman, une évasion pleine de fantaisie dans le cinéma et la cinéphilie, la littérature, l'imaginaire et, en filigrane, une réflexion sur l'art, qui réjouira tous ceux qui aiment passionnément le cinéma et la littérature, et aiment s'y perdre délicieusement, au point, parfois, de les confondre ou même les préférer à la réalité, un livre dans lequel Gilles Jacob, vous fait voyager avec élégance, avec savoureuse et malicieuse (auto)dérision, entre mensonge et vérité, entre imaginaire et réalité aussi qu'il interroge et manipule, et qui exhale un enivrant parfum de vérité, la plus troublante et réjouissante des illusions. Un témoignage d'une tendre lucidité sur la profession, une lucidité jamais hargneuse ou rageuse mais toujours teintée de salutaire dérision, celle d'un « homme de sentiments plus que de ressentiments ». C'est enfin un hommage à l'écriture, au pouvoir salvateur et jouissif des mots qui vous permettent les rêveries les plus audacieuses, les bonheurs les plus indicibles, et un hommage au pouvoir de l'imaginaire, à la fois sublime et redoutable, ce pouvoir qui fait « passer la vie comme un rêve ».

Un doux mal incurable

Avant d'en venir aux *Pas perdus*, je vous recommande enfin *Une journée particulière*, le film de Gilles Jacob projeté lors de la mémorable journée anniversaire des 65 ans du Festival de Cannes, un documentaire sur l'anniversaire des 60 ans du festival et qui suit les protagonistes de cette journée. Cette journée particulière est celle au cours de laquelle les trente-cinq réalisateurs de *Chacun son cinéma* ont été suivis dans les différents rites cannois : arrivée, photocall, conférence de presse, montée des marches, répétition de leur parcours sur la croisette, cuisines, feu d'artifice... Nous suivons ainsi ces réalisateurs (venus de 25 pays différents et signant un film de 3 minutes chacun) dans ces rituels futiles et nécessaires, dérisoires et essentiels. La caméra y

débusque discrètement les sourires, une mélancolie qui affleure, un instant insolite, mais surtout le plaisir d'être ensemble et la complicité de ces « 35 mousquetaires ». Elle s'attarde sur les regards et les mains, la beauté de « la géographie d'un visage », des visages, ceux des artistes. Un bel écho avec les extraits des films qui eux-mêmes se concentrent surtout sur les visages et les rites cinématographiques comme une mise en abyme de la mise en abyme. À voir pour tous les amoureux du Festival de Cannes ! Mais revenons à ce nouveau rivage, aux *Pas perdus*... L'excitation, avant d'aborder ce nouveau rivage, a rapidement pris le pas sur l'angoisse (relative angoisse, tout de même) tant j'ai eu l'impression de me retrouver en terre familière, en parcourant ces pages, de croiser des êtres et des émotions réels ou fictifs bien connus, personnels et universels, et relatés avec tant d'humour et de délicatesse. J'ai parcouru les premières pages des *Pas perdus*, décidée à le laisser et le reprendre dans la soirée... puis je me suis laissée entraîner, emporter... pour le terminer en oubliant que les minutes s'égrenaient, implacables malgré tout. Auparavant, j'avais regardé la couverture en songeant à ce que pouvaient bien dissimuler ces pages et ce titre. Je ne savais rien de ce nouveau récit. Les *Pas perdus*. Était-ce une référence à André Breton ? Ou plutôt à tous ces kilomètres de marches et de tapis foulés pendant toutes ces années ? Une réflexion sur tous ceux que, de son œil tendrement malicieux, il a observés (les photographiant souvent, aussi) les gravissant, établissant peut-être une typologie en fonction du caractère de cette ascension souvent doucement périlleuse, en apesanteur, et parfois incertaine, parfois décidée, parfois désinvolte, parfois impériale, parfois arrogante, parfois tremblante... ou même tout cela à la fois. Une référence à la salle des pas-perdus ? Un vestibule qui relierait tous ces univers, tous ces films et toutes ces personnalités si différents qu'il a croisés et qui se croisent et se rejoignent, chaque année, sur ce même célèbre escalier comme une salle des pas-perdus qui nous conduit partout et se rejoint toujours en un même

Cinéma & Pouvoirs

point : l'amour du cinéma ou la curiosité insatiable pour la vie et les autres et donc, forcément, les films, peut-être ?

Ces *Pas perdus* débutent en réalité par l'évocation de ce doux mal incurable par lequel je crains bien d'être atteinte (mais que je souhaite néanmoins à tous tant il est une délicieuse brûlure) : « le démon de l'écriture » dont il donne une magnifique définition justifiée par ses débuts d'auteur (que je vous laisse découvrir dans le récit) : « Alors, quand un journaliste me demande : « C'est quoi pour vous l'écriture ? », j'évoque sans hésiter la fièvre de mon adolescence ». « Je me souviens... » : ainsi débute chaque court chapitre, comme un refrain. Cet ouvrage est ainsi avant tout une douce chanson, à la fois mélancolique et joyeuse – surtout joyeuse –, qui me fait penser, au-delà de la référence formelle à Georges Perec, à la fameuse musique des mots de Sagan si singulière, avec cet humour et cette mélancolie qui l'étaient tout autant, et ce regard espiègle et lucide. Et comme une chanson délicieusement entraînant, nous n'avons pas envie de l'interrompre et, même, une fois terminée, nous avons envie de la réécouter ou de l'entendre par bribes, pour le jeu et la musique des mots. Sagan, justement, disait que « la culture c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale ». Gilles Jacob a ainsi l'intelligence de ne pas « étaler » sa culture ou ses rencontres mais de nous faire partager avec bonheur son enthousiasme, ses coups de cœur avec son regard tendrement malicieux.

Bien sûr, au-delà du bonheur communicatif d'écrire, les pages exhalent et exaltent sa passion du cinéma et des mots. Il jongle avec les mots mais aussi avec les années, les souvenirs, les films, avec une tendre ironie. La mélancolie surgit, comme dans ses autres ouvrages, subrepticement et pudiquement, lorsqu'il évoque ses parents, son frère et quelques autres, célèbres ou inconnus. Il reste avant tout un amoureux : des mots, du cinéma, des actrices, de la vie, de l'amour, de ses parents, de son frère... et ses pages résonnent de cet amour. Se souvenir des belles choses. Le temps d'une anecdote savoureuse en compagnie de Chabrol. D'un hommage à l'intelligence de Sharon Stone. À la réjouissante insolence de Jane Campion. À la pétillante Jane Fonda. Le temps d'un bel hommage à Claude



Miller « grand cinéaste de sa génération », dont l'« art mêle violence et subtilité », par l'évocation de « Dites-lui que je l'aime ». Un hommage à la « folie douce » de Tim Burton. Et à tant d'autres...

Ce qui marquera certainement ceux qui ne le suivent pas encore sur twitter (« Je me souviens que, pour naviguer sans effort dans la blogosphère, j'avais choisi @jajacobbj comme nom de geek ») où, chaque jour ou presque, avec une impressionnante régularité, il délivre de savoureuses et caustiques (mais, là aussi, jamais cruelles) pensées, c'est à quel point il est ancré dans son époque, curieux de celle-ci, ce qui n'étonnera en revanche probablement pas les habitués de Cannes, festival qui, toujours, a su s'adapter à l'époque, débusquer de nouveaux talents, se renouveler. Il cite aussi bien des films (*Camille redouble*) ou des séries récents que des classiques même si cela ne l'empêche pas d'énoncer quelques regrets : « Je me souviens que François Truffaut disait que les cinéastes seraient bientôt jugés par des gens n'ayant pas vu *L'Aurore* de Murnau. Nous y sommes. » Sans même remonter jusqu'à Murnau (je crois même que c'est presque une vision optimiste), il est triste d'observer que le cinéma est parfois jugé par des gens qui pensent qu'il commence en 2000 et ne dépasse pas les frontières des États-Unis.

Revoir *Casablanca*

Mais s'il y a quelques piques sibyllines réjouissantes (jamais gratuites comme au sujet de cette ministre « responsable

mais pas coupable »), c'est surtout un admirateur, et, finalement, il est sans doute la personne avec laquelle il est le moins tendre et le moins indulgent, même si, du haut de ses impériales marches, il a certainement pu observer tant de mesquineries, d'indélicatesses qu'il a l'élégance d'oublier ou de résumer d'un trait d'humour plus ou moins énigmatique. Je me souviens à mon tour que, dans un autre livre, il disait que « Cannes n'est pas un paradis pour les âmes sensibles. » La sienne a parfois dû être mise à rude épreuve.

Ces *Pas perdus* plairont, évidemment, aux amoureux du cinéma (même s'il n'y est pas question que de cinéma mais aussi de peinture, de politique, de littérature, mais que, d'une certaine manière, ces *pas perdus* relient tous entre eux et finalement de manière plus ou moins lointaine, au cinéma). Ils ont donné aussi envie de découvrir certains films, d'en revoir d'autres comme, par exemple, *Casablanca*, dont il parle magnifiquement. « Alors, revoir *Casablanca*, c'est fredonner une fois encore la complainte du temps qui passe. » Je dois avouer revoir chaque fois ce film avec le même plaisir, et bien que l'ayant en DVD, ne jamais résister à un passage télévisé : le charme troublant de ce couple de cinéma mythique et le charme ensorcelant de ceux qui les incarnent, la richesse des personnages secondaires, la cosmopolite *Casablanca* d'une ensorcelante incandescence, la musique de Max Steiner, la voix de Sam Douce et envoûtante chantant le nostalgique « As time goes by », la menace de la



guerre lointaine et si présente, la force et la subtilité du scénario, le dilemme moral, la fin sublime, le romantisme désenchanté et l'exaltation nostalgique et mélancolique de la force du souvenir et de l'universalité de l'idéalisme (amoureux, résistant) et du combat pour la liberté qui font de ce film un chef d'œuvre... et un miracle quand on sait à quel point ses conditions de tournage furent désastreuses. La magie du cinéma, tout simplement, comme le dit Lauren Bacall : « On a dit de *Casablanca* que c'était un film parfait évoquant l'amour, le patriotisme, le mystère et l'idéalisme avec une intégrité et une honnêteté que l'on trouve rarement au cinéma. Je suis d'accord. Des générations se plongeront dans le drame du Rick's Café Américain. Et au fil du temps, le charme de *Casablanca*, de Bogey et de Bergman continuera à nous ensorceler. C'est ça, la vraie magie du cinéma ».

Nous apprenons aussi que sa première critique fut *La Règle du jeu*, qu'il regrette de n'avoir pas sélectionné *Femmes au bord de la crise de nerfs* de Pedro Almodovar... Vous saurez aussi l'éminente raison pour laquelle Jack Nicholson a décliné son invitation au jury du Festival de Cannes, ce qu'il pense de Lars von Trier et de son incompréhensible dérapage/provocation, en conférence de presse, à Cannes...

Et puis, il y a ces aphorismes, ces maximes, ces petites phrases, ces couplets qui se retiennent comme une musique, irrésistible, dont voici quelques exemples parmi 496 « couplets » :

« Je me souviens d'être allé au cinéma Le Rialto à Nice pendant la guerre et sur le pont du Rialto à Venise après la guerre. »

« Je me souviens que les gens de droite prononçaient Mit'rand et ceux de gauche Mitterrand. »

« Je me souviens très bien du jour où Armstrong a fait les premiers pas de l'homme sur la Lune, parce que ce jour-là j'ai marché sur les lunettes. »

Il y a ces transitions (ou absences de transitions), habiles, incongrues, qui sont parfois aussi drôles que les phrases elles-mêmes :

« Je me souviens de la petite souris du dessinateur Plantu.

Je me souviens de la souris d'agneau, je me souviens du morceau du boucher. Et aussi de *La souris qui rugissait*.

Je me souviens de la Jouvence de l'Abbé

Soury. » Ou cette autre, parmi tant d'autres, plus malicieuse encore, entre l'évocation des succès de Jérôme et Nicolas Seydoux et *M. Verdoux*, faussement innocente...

La vie passera comme un rêve

Ces *Pas perdus* présentent de nombreux points communs avec ses précédents ouvrages. Il devrait donc ravir, à la fois, ceux qui, comme moi, avaient été enchantés par ces derniers et inciter les autres à les découvrir. On y retrouve ainsi cette autodérision « woodyallénienne » (auquel il semble, en plus de l'humour, désormais emprunter son rythme d'un projet par an, pour notre plus grand plaisir) dont il loue une fois encore les qualités, la « prodigalité créatrice et son humour dévastateur », en effet incontestables. Comme dans ses précédents ouvrages, il reste toujours discret alors que sa mémoire doit détenir tant d'indiscrétions. Comme dans ses précédents ouvrages, il transmet avec élégance sa passion du cinéma, de l'écriture, de la vie, avec un humour réjouissant teinté de mélancolie pudique et légère. Après en avoir vu tant – de gens, de films, de *pas perdus* –, de le voir rester aussi curieux, jamais cynique (mal de l'époque qui, aux yeux de certains, tristement, devient une qualité), amusé, amusant, est réellement rafraîchissant quand tant d'autres en ayant vu et vécu bien moins sont déjà las, blasés, condescendants et évidemment : cyniques. Comme dans ses précédents ouvrages également : tendre impertinence et ironie jubilatoire sont au rendez-vous.

Ces *Pas perdus* sont un voyage sinueux et mélodieux dans sa mémoire, une vie et des souvenirs composés de rêves, sans doute de cauchemars, qu'il a toujours la délicatesse de dessiner en filigrane. S'il parle de lui, ce n'est jamais par orgueil, mais finalement pour nous parler à nous ou de nous, faisant de ses *Pas perdus*, aussi, les nôtres. Ces *Pas perdus* se lisent comme s'écouterait une chanson (du passé, et du présent, et même de l'avenir) qui a l'effet d'une madeleine de Proust que l'on fredonne avec une nostalgie joyeuse, ou comme se regarde une suite de courts-métrages ou de nouvelles (comme un délicieux court texte sur Hopper, notamment, en témoigne). Si vous aimez et voulez croiser le si cinématographique Hopper donc, Truffaut, Sautet, Sagan et Sartre, *Casablanca*, Monsieur Arnaud,

le cinéma, Cannes (les souris ?), Woody Allen, Tom Ripley (ah, Tom Ripley...), *La Madone au Chardonneret* de Raphaël, Catherine Deneuve, la danse des petits pains dans *La Ruée vers l'or*, des présidents de la République, Antoine Doinel et tant d'autres... alors... écoutez cette chanson, elle vous fera irrésistiblement monter le sourire aux lèvres, pas un sourire cynique, non, mais un sourire tendre, joyeux, nostalgique, amusé, empathique.

As time goes by... La vie passera comme un rêve, surtout si on a l'élégance, comme l'auteur de ces *Pas perdus*, de plonger dans sa mémoire et de regarder le passé et les autres avec bienveillance, lucidité, tendresse. Le livre, décidément, d'un « gentleman old school » qui reste finalement le « chef de village » d'un « petit port de pêcheurs isolé au sud de la France » (ceux qui ont vu *Une journée particulière* comprendront).

Ces réjouissants *Pas perdus* s'achèvent par un hommage à la vie, une douce confusion entre cinéma et réalité, et par « Woody », évidemment par Woody dont le plaisir à mélanger fiction et réalité, l'enthousiasmante et enthousiaste curiosité, l'amour du cinéma et plus encore l'humour, décidément, le rapprochent tant. Leur lecture, elle, s'achève par l'envie de réécouter la chanson de ces *Pas perdus* et de retourner sur ce doux rivage bercé par le flux et le flot d'une mémoire composée d'oublis judicieux et de souvenirs drôles, élégants, émouvants. Pouvoir, inestimable, de ce doux « démon » de l'écriture que de rendre universelle une mélodie finalement très personnelle et que de rendre harmonieux tous ces souvenirs épars de 7 décennies. Partez vite trouver et entonner ces *Pas perdus*, savoureux et mélodieux tourbillon de (la) vie, de mots et de cinéma, « en-chanté » et enchanteur !

The immigrant de James Gray

Projeté en compétition officielle du 66^e Festival de Cannes, *The Immigrant* de James Gray décidément à l'honneur cette année puisqu'il est aussi le coscénariste de *Blood ties* réalisé par Guillaume Canet (également présenté à Cannes) est, seulement, le cinquième long-métrage du cinéaste américain (après *Little Odessa*, *The Yards*, *La Nuit nous appartient*, *Two lovers*) et nous avons bien du mal à le croire tant chacun de ses films précédents était déjà maîtrisé, et James Gray comptant,

Cinéma & Pouvoirs

déjà, comme un des plus grands cinéastes américains contemporains. *The Immigrant* a apparemment déçu bon nombre de ses admirateurs alors que, au contraire, c'est, à mon sens, son film le plus abouti, derrière son apparente simplicité. Il s'agit en effet de son film le plus sobre, intimiste et épuré, mais quelle maîtrise dans cette épure et sobriété ! On y retrouve les thèmes chers au cinéaste : l'empreinte de la Russie, l'importance du lien fraternel, le pardon, mais c'est aussi son film le plus personnel puisque sa famille d'origine russe est arrivée à Ellis Island, où débute l'histoire, en 1923. L'histoire est centrée sur le personnage féminin d'Ewa interprétée par Marion Cotillard. En 1921, Ewa et sa sœur Magda quittent leur Pologne natale pour la terre promise, New York. Arrivées à Ellis Island, Magda, atteinte de tuberculose, est placée en quarantaine et Ewa, seule et désespérée, tombe dans les filets de Bruno, un souteneur sans scrupules. Pour sauver sa sœur, elle est prête à tous les sacrifices et se livre, résignée, à la prostitution. L'arrivée d'Orlando (Jeremy Renner), illusionniste et cousin de Bruno (Joaquin Phoenix), lui redonne confiance et l'espoir de jours meilleurs. Mais c'est sans compter sur la jalousie de Bruno...

James Gray a écrit le rôle en pensant à Marion Cotillard (très juste et qui aurait mérité un prix d'interprétation), qui ressemble ici à une actrice du temps du cinéma muet, au visage triste et expressif. *The Immigrant* est ainsi un mélo assumé qui repose sur le sacrifice de son héroïne qui va devoir accomplir un véritable chemin de croix pour (peut-être...) accéder à la liberté et faire libérer sa sœur. Les personnages masculins, les deux cousins ennemis, sont en arrière-plan, notamment Orlando. Quant à Bruno interprété par l'acteur fétiche de James Gray, Joaquin Phoenix, c'est un personnage complexe et mystérieux, qui prendra toute son ampleur au dénouement et montrera aussi à quel point le cinéma de James Gray derrière un apparent manichéisme est particulièrement nuancé et subtil.

Le tout est sublimé par la photographie de Darius Khondji (qui avait d'ailleurs signé la photographie de la palme d'or du Festival de Cannes 2012, *Amour* de Michael Haneke) grâce à laquelle certains plans sont d'une beauté mystique à couper

le souffle. James Gray a, par ailleurs, tourné à Ellis Island, sur les lieux où des millions d'immigrés ont débarqué de 1892 à 1924, leur rendant hommage et, ainsi, à ceux qui se battent, aujourd'hui encore, pour fuir des conditions de vie difficiles, au péril de leur vie. C'est de dos qu'apparaît pour eux la Statue de la Liberté au début du film. C'est en effet la face sombre de cette liberté qu'ils vont découvrir, James Gray ne nous laissant d'ailleurs presque jamais entrevoir la lumière du jour. Si le film est situé dans les années 1920, il n'en est pas moins intemporel et universel. Une universalité et intemporalité qui, en plus de ses très nombreuses qualités visuelles, ne lui ont pas permis de figurer au palmarès cannois auquel il aurait mérité d'accéder.

Tout comme dans *La Nuit nous appartient* qui, en apparence, opposait les bons et les méchants, l'ordre et le désordre, la loi et l'illégalité, et semblait au départ très manichéen, dans lequel le personnage principal était écartelé, allait évoluer, passer de l'ombre à la lumière, ou plutôt d'un univers obscur où régnait la lumière à un univers normalement plus lumineux dominé par des couleurs sombres, ici aussi le personnage de Bruno au cœur qui a « le goût du poison », incarne toute cette complexité, et le film baigné principalement dans des couleurs sombres, ira vers la lumière. Un plan, magistral, qui montre son visage à demi dans la pénombre sur laquelle la lumière l'emporte peu à peu, tandis qu'Ewa se confesse, est ici aussi prémonitoire de l'évolution du personnage. L'intérêt de *Two Lovers* provenait avant tout des personnages, de leurs contradictions, de leurs faiblesses. C'est aussi le cas ici, même si le thème du film et la photographie apportent encore une dimension supplémentaire. James Gray s'est inspiré des photos « quadrichromes » du début du XX^e siècle, des tableaux qui mettent en scène le monde interlope des théâtres de variétés de Manhattan. Il cite aussi comme référence *Le Journal d'un curé de campagne*, de Robert Bresson.

James Gray parvient, comme avec *Two Lovers*, à faire d'une histoire a priori simple un très grand film d'une mélancolie d'une beauté déchirante et lancinante qui nous envahit peu à peu et dont la force ravageuse explose au dernier plan et qui nous étreint longtemps encore après le générique de fin. Longtemps après, en effet, j'ai été éblouie

par la noirceur de ce film, une noirceur de laquelle émerge une lueur de clarté sublimée par une admirable simplicité et maîtrise des contrastes sans parler du dernier plan, somptueux, qui résume toute la richesse et la dualité du cinéma de James Gray et de ce film en particulier.

All is lost de J.C Chandor

All is lost est le deuxième film du réalisateur J.C Chandor après *Margin Call*, avec un unique interprète, et non des moindres, Robert Redford, dont la mythique présence a, cette année, illuminé la Croisette. Quel contraste entre le vacarme, la foule cannoise et le silence, la solitude de *All is lost* !

Lors de la conférence de presse cannoise, Robert Redford, a notamment parlé, avec autodérision et simplicité, de son amour de la nature et de son inquiétude pour celle-ci, rappelant son engagement en faveur de l'environnement qu'il juge dans une situation « carrément catastrophique, désastreuse ». « À mon avis, la planète essaie de nous parler », a-t-il ajouté, évoquant « les ouragans, les tremblements de terre et les tornades », deux jours après la tornade dévastatrice de Moore, près d'Oklahoma City. Il a aussi évoqué son envie de continuer à jouer, de la difficulté de faire des films aujourd'hui. Il a évoqué le défi que représentait ce film pour lui : « C'est un défi qui m'a beaucoup attiré en tant qu'acteur. Je voulais me donner entièrement à un réalisateur ». Il a aussi abordé l'importance du silence « Je crois dans l'intérêt du silence au cinéma. Je crois aussi dans l'intérêt du silence dans la vie car on parle car on parle parfois trop. Si on arrive à faire passer le silence dans une forme artistique, c'est intéressant ». « Ce film est en plein contraste avec la société actuelle. On voit le temps qu'il fait, un bateau et un homme. C'est tout ». « Il y a évidemment des similitudes avec *Jeremiah Johnson* » a-t-il également répondu.

Dans *Jeremiah Johnson* de Sydney Pollack, Robert Redford fuyait ainsi les hommes et la civilisation pour les hauteurs sauvages des montagnes Rocheuses. Ici, dans *All is lost*, au cours d'un voyage en solitaire dans l'Océan Indien, au large de Sumatra, à son réveil, il découvre que la coque de son voilier a été heurtée et endommagée par un container flottant à la dérive. Privé de sa radio, il doit affronter seul les éléments mais,

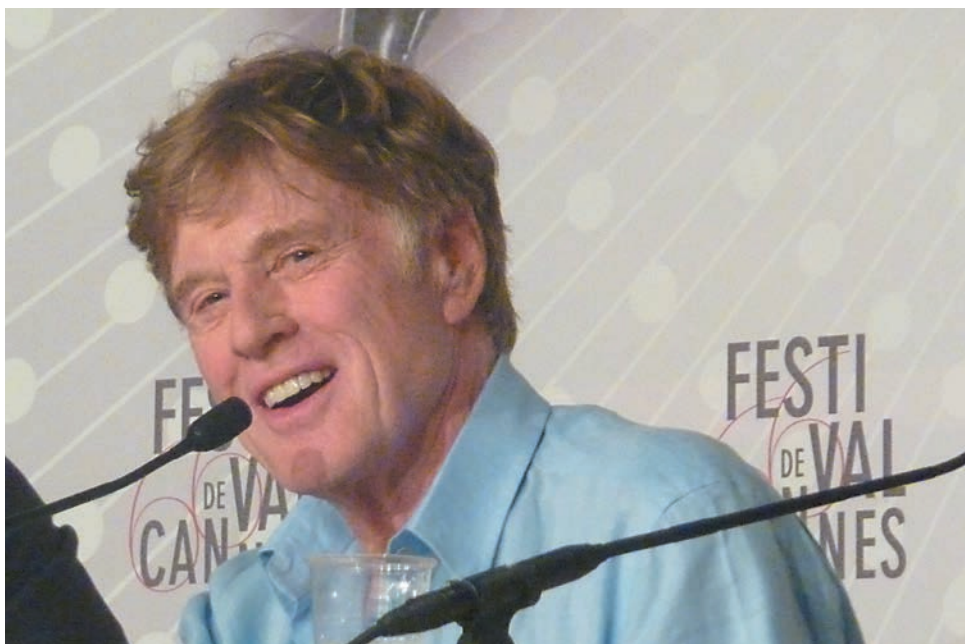
malgré toute sa force, sa détermination, son intelligence, son ingéniosité, il devra bientôt regarder la mort en face. Ici, aussi, c'est finalement la civilisation (incarnée par ce container rouge au milieu de l'horizon bleuté et qui transportait d'ailleurs des chaussures, incarnation de la société de consommation mondialisée) qui le rattrape (alors que, peut-être, il voulait la fuir, nous ne le saurons jamais...), contraint à se retrouver ainsi « seul au monde », comme dans le film éponyme de Robert Zemeckis avec Tom Hanks, même si je lui préfère, et de loin, ce film de J.C Chandor.

Pendant 1H45, il est en effet seul. Seul face à la folle et splendide violence des éléments. Seul face à nous. Seul face à lui-même. Seul face à l'Océan Indien à perte de vue. Seul face à la force des éléments et face à ses propres faiblesses. Seul face à la nature. Cela pourrait être ennuyeux... et c'est passionnant, palpitant, terrifiant, sublime, et parfois tout cela à la fois.

Le seul « dialogue », est en réalité un monologue en ouverture du film, une sorte de testament qui s'écoute comme le roulement poétique, doux et violent, des vagues, et qui place ce qui va suivre sous le sceau de la fatalité : « Ici, tout est perdu, sauf le corps et l'âme ». Progressivement il va se voir dépouillé de ce qui constitue ses souvenirs, de tout ce qui constitue une chance de survie : radio, eau... Son monde va se rétrécir. La caméra va parfois l'enfermer dans son cadre renforçant le sentiment de violence implacable du fracas des éléments. Avec lui, impuissants, nous assistons au spectacle effrayant et fascinant du déchainement de la tempête et de ses tentatives pour y survivre et résister.

Le choix du magnétique Robert Redford dans ce rôle renforce encore la force de la situation. Avec lui c'est toute une mythologie, cinématographique, américaine, qui est malmenée, bousculée, et qui tente de résister envers et contre tout, de trouver une solution jusqu'à l'ultime seconde. Symbole d'une Amérique soumise à des vents contraires, au fracas de la nature et de la réalité, et qui tente de résister, malgré tout.

La mise en scène et la photographie sobre, soignée, épurée, le montre (et sans le moindre artifice de mise en scène ou flashback comme dans *L'Odyssée de Pi*) tantôt comme une sorte de Dieu/mythe



ph. DR

dominant la nature (plusieurs plongées où sa silhouette se détache au milieu du ciel), ou comme un élément infime au milieu de l'Océan. La musique signée Alex Ebert (du groupe *Edward Sharpe and the Magnetic Zeros*) apporte une force supplémentaire à ces images d'une tristesse et d'une beauté mêlées d'une puissance dévastatrice. Inexistante au début du film, elle prend de l'ampleur à fur et à mesure que la tragédie se rapproche et qu'elle devient inéluctable, sans jamais être trop grandiloquente ou omniprésente.

Certains plans sont d'une beauté à couper le souffle, comme ces requins en contre-plongée qui semblent danser, le défier et l'accompagner ou comme cette fin qui mélange les éléments, l'eau et le feu, le rêve et la réalité ou encore cette lune braquée sur lui comme un projecteur.

Comme l'a souligné Robert Redford, il s'agit d'un « film presque existentiel qui laisse la place à l'interprétation du spectateur » et cela fait un bien fou de « regarder quelqu'un penser », pour reprendre les termes du producteur, même si cette définition pourrait donner une image statique du film qui se suit au contraire comme un thriller.

En conférence de presse, Robert Redford avait révélé ne pas avoir vu le film et qu'il allait le découvrir le même soir lors de la projection officielle cannoise dans le Grand Théâtre Lumière. On imagine aisément son émotion, à l'issue de cette heure quarante. Face à lui-même. Face

à cette fable bouleversante d'une beauté crépusculaire

All is lost a été présenté hors compétition du 66^e Festival de Cannes. Il aurait indéniablement eu sa place en compétition et peut-être même tout en haut du palmarès. ■